

N° 1

FÉVRIER 1896

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

La
COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

SOMMAIRE

LA RÉDACTION.	<i>Notre But.</i>
HENRY BÉRENGER.	<i>La Leçon des Sciences.</i>
G. DEHERME.	<i>Pénalité et Criminalité.</i>
ALBIN VALABRÈGUE.	<i>Lettre.</i>
G. D.	<i>Les Livres qui font penser.</i>

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

17, rue Paul Bert, 17. — PARIS.

EN VENTE

BRASSEUR, Galeries de l'Odéon.

FAYET, 83, rue du Temple; LIBRAIRIE, 33, rue du
Faubourg Saint-Antoine. Et chez les principaux libraires.

A NOS LECTEURS, A NOS AMIS

Le format de la *Coopération des Idées* n'est pas, à notre grand regret, ce qu'il devait être.

Contempteur de tout puffisme, voulant éviter jusqu'au soupçon de spéculation, nous n'avons eu recours qu'à nos seules ressources. Nous n'avons pu faire mieux et plus : c'est en prélevant sur un salaire d'ouvrier, réduit encore par le chômage, que nous avons fait imprimer ces quelques pages.

Nous ne nous découragerons pas. Quel que soit le résultat de cet appel, nous persévérons.

Qu'on sache bien que cette Revue, dont les débuts sont si modestes, n'est pas une publication éphémère. Nous avons des idées à exposer, à défendre, un but à atteindre.

C'est à nos lecteurs, à nos amis de nous aider. Nous ne fixons pas le prix des abonnements. Le service sera fait aux souscripteurs quelle que soit la somme souscrite.

Nous espérons aussi que le concours intellectuel de tous ceux que passionnent les graves problèmes sociaux ne nous fera point défaut.

D'ailleurs, des philosophes, des savants, des littérateurs, des professeurs, des artistes, etc., nous ont prodigué de chauds encouragements. Quelques uns nous ont promis leur collaboration.

Il faut qu'à ces penseurs éminents se joignent toutes les bonnes volontés, toutes les initiatives, toutes les énergies, toutes les intelligences, tous ceux qui aspirent à l'émancipation intellectuelle et morale du peuple.

D'aucuns souriront peut-être, trouvant trop mesquine notre publicité. Ils oublient, ces esprits superficiels, qu'il n'est pas besoin d'une tribune élevée et d'un public nombreux pour faire retentir les paroles de vérité. Jésus parlait à quelques villageois, et sa voix a vibré jusqu'à nos oreilles. Ce n'est pas dans les revues à fort tirage que la jeune génération ira puiser la Formule salvatrice. Et ce n'est pas ceux qui lisent ces recueils qui ont l'enthousiasme fécond des apôtres.

Nous n'insistons pas

Les écrivains qui ont à dire des choses neuves, belles et fortes nous comprendront. Les autres, nous n'en avons cure.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

NOTRE BUT

Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiment et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogrades.

Les socialistes oublient que le mal social n'est pas dû uniquement à une cause économique. Réformer les lois sociales, modifier les tarifs douaniers, bouleverser le budget, changer le mode de répartition des richesses, régler la production : en un mot, appliquer législativement ou révolutionnairement les programmes socialistes ne suffirait point à supprimer le mal. On ne crée pas de l'être avec du néant. La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plait tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire n'a pas ce pouvoir de création absolue.

La société n'est peut être pas tout à fait, comme le veut Spencer, la somme des individus qui la composent : on n'additionne que les semblables. Les individualités étant hétérogènes, il en résulte une combinaison. Mais cette combinaison est le produit des éléments qui la créent. C'est une *somme chimique*, voilà tout, un peu plus complexe qu'une somme mathématique. La société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. Les socialistes sont des empiriques, — comme les politiciens.

La *Coopération des Idées* ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite, stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série, des faits plus ou moins bien observés ; mais de la véritable science, large, élevée, puissante, qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchainent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'humanité vers le Mieux.

C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'Idéal immarcessible de justice et de liberté. Cet idéal est assez beau pour être géniteur d'apôtres, diane-joyeuse des enthousiasmes juvéniles ; il est assez positif pour être réalisable, en partie, par notre génération.

Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté ; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de Lonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens.

LA RÉDACTION.

LA LEÇON DES SCIENCES

Toutes les sciences de ce siècle enseignent que la vie et le progrès sont liés à la hiérarchie des êtres. Nulle part, dans la nature, pas même dans ces minéraux qui en forment les degrés les plus humbles, nous ne rencontrons l'égalité ni la liberté absolues : partout la subordination et la dépendance apparaissent d'autant plus nécessaires que les êtres sont plus achevés. Que vous examiniez les molécules chimiques avec leurs rapports de poids et de nombre, les tissus végétaux avec leurs rapports d'origine et de nutrition, les êtres vivants avec la concordance hiérarchique de leurs organes, les sociétés animales et humaines avec leurs règles de reproduction et d'imitation ; que vous considériez l'ordre entier de la nature et que vous fassiez le dénombrement des individus qui la composent ; que vous cherchiez les principes de la physique, de la biologie et de la sociologie, vous serez frappés de cette solidarité universelle. L'équilibre du monde repose sur deux lois essentielles : l'association et l'hérédité. Et ces deux lois elles-mêmes ne sont que la double formule d'une loi suprême : la loi de l'attraction des êtres les uns par les autres. Par cette attraction sans cesse renouvelée et modifiée, un lien de plus en plus intime associe tous les êtres ; et si la nature, dans ses enfantements successifs, s'est proposé un idéal, c'est d'envelopper toutes ses créatures dans une hiérarchie dont la rigueur s'accroît avec leur prééminence. Elle n'a pas créé les êtres ni libres, ni égaux, ni frères : elle les a subordonnés et liés les uns aux autres, afin que chacun eût besoin de tous et que de cette dépendance naquit la Beauté de l'univers. Sans doute des avortements sans nombre attristent la création constante de l'harmonie cosmique : mais ils ne sont que des accidents sans cesse diminués, et leur spectacle ne peut infirmer la certitude où nous sommes que la solidarité est la loi de la Vie.

Voilà ce qu'à travers ses trois règnes la nature nous révèle ; voilà les leçons qu'elle nous donne, et nulle part elles n'éclatent mieux que dans l'histoire humaine. Aussi loin que nous remontions aux horizons du passé, nous n'apercevons partout que dépendance et que solidarité. Dépendance encore barbare, solidarité encore sanglante dans les temps où la Force et la Peur opprimaient les hommes ! Dépendance et solidarité partout si nécessaires au progrès de notre race que ses destinées ont été glorieuses à proportion qu'elle s'y conformait davantage ! Si la Grèce a allumé dans l'histoire un flambeau qui nous illumine encore, c'est qu'elle a réalisé le plus brillant idéal de solidarité que les anciens aient connu. A l'esprit égalitaire et anarchique des Hébreux elle a opposé l'esprit noblement hiérarchique de la Cité : et quelles que soient les taches dont elle ait terni son idéal, l'exemple de ses héros et de ses artistes a offert un modèle jusqu'ici inégalé. Elle a témoigné devant les hommes qu'il y a une hiérarchie des âmes comme il y a une hiérarchie des corps, et que la grandeur d'une démocratie ne repose pas dans l'égalité et le bien-être de tous ses membres,

mais dans l'apparition et le triomphe d'êtres supérieurs. C'est pourquoi nous sommes ses fils.

Notre science a recueilli cet héritage. Elle aussi nous apprend que l'association et l'hérédité sont les lois de l'esprit aussi bien que celles de la matière, qu'il y a des groupes mentaux comme il y a des tissus cellulaires, et que les familles spirituelles n'ont pas moins de réalité que les espèces animales. Une trame s'étend sur le monde invisible comme sur le monde visible, et nous ne sommes pas plus libres de nos ancêtres que de notre patrie. La solidarité est le plus haut type de perfection réalisé dans l'univers, et c'est un type de perfection auquel nul individu ne peut se soustraire. Reconnaissons qu'il doit s'imposer à notre démocratie comme au reste de la nature, et tirons-en cette conclusion féconde que déterminer les caractères de la solidarité, c'est fixer les lois de la démocratie.

Qui dit solidarité, dit accord entre des individus différents pour réaliser une harmonie supérieure à chacun d'entre eux. La solidarité suppose l'individualisme d'autant mieux qu'elle est plus complète. Dans le monde des minéraux, les individus se ressemblent jusqu'à se confondre, et la solidarité est faible; dans le monde des âmes, les individus diffèrent jusqu'à se combattre, et la solidarité est puissante. L'individualisme à son tour nécessite l'inégalité de tous les êtres; et, s'ils sont inégaux, pour que leur accord continue, il faut que les uns soient soumis aux autres, et que ceux-ci dirigent l'évolution de tous: il faut des supérieurs et des inférieurs, il faut une hiérarchie qui soit une aristocratie. Mais cette précellence des individus supérieurs ne doit jamais devenir une tyrannie, car elle causerait la mort des inférieurs, elle détruirait la solidarité. Celle-ci nécessite donc l'amour de tous ses membres. Individualisme, aristocratie, amour, ce sont là les trois caractères de toute solidarité; ce sont là aussi les trois lois de toute démocratie. Je dis individualisme, et non pas liberté; aristocratie, et non pas égalité; amour, et non pas fraternité; les seconds de ces termes ne sont que les limites des premiers. Ils n'ont pas de réalité par eux-mêmes.

Les sociétés ne peuvent pas plus s'affranchir de ces lois que les corps humains ne se peuvent affranchir des lois de la circulation et de la respiration. Elles sont si bien la garantie du progrès qu'à supposer le triomphe éphémère du communisme et de l'anarchisme, elles le transformeraient à leur usage. Il faut les enseigner dans nos écoles et les répandre parmi le peuple. Aux résultats qu'elles ont donnés quand elles n'étaient encore que des instincts, on peut mesurer ceux qu'elles donneront quand elles seront devenues des idées claires. Mais nos hommes d'Etat continuent de vivre sur les préjugés du passé, et ils les appellent « droit de la force » ou « immortels principes ». Ils perpétuent ainsi ces désaccords entre leurs dits et leurs actes qui révoltent les peuples. Ils retardent la démocratie en croyant l'avancer. Ils ressemblent à des pilotes qui prétendraient gouverner un navire sans connaître le lien des astres aux mers, ni le tableau des basses fonds, ni la carte du ciel.

Henry BÉRENGER.

Pénalité et Criminalité

Quelque atroces que puissent être les crimes ne les regardez pas tant comme un objet de colère et de vengeance que comme une plaie que vous devez songer à guérir.

Saint-Augustin.

Le criminel est un homme qu'il faut plaindre et non haïr.

La Mettrie.

Le coupable ne saurait avoir ce privilège de forcer l'homme de bien à lui faire du mal.

M. Guyau.

Dans sa marche constante, indéfectible vers le Mieux, l'évolution sociale entraîne avec elle toutes les institutions.

Soumises à de nouvelles conditions, les institutions qui restent utiles et bonnes s'améliorent, celles qui deviennent inutiles et nuisibles s'atrophient et ne tardent point à disparaître.

A ne considérer la pénalité qu'à ce point de vue, la cause serait vite entendue et gagnée. Aux âges lointains, alors que l'homme n'était qu'un anthropoïde perfectionné, elle fut purement brutale, irraisonnée et fantaisiste.

Celui qui avait nui ou déplu, on le faisait souffrir, on le tuait, on le mangeait même (1). Aucune règle, aucun rapport n'existait entre la faute et le châtement (2). Plus tard, et c'est là encore l'état barbare, la pénalité n'est

(1) On sait que l'anthropophagie a eu presque partout une origine judiciaire ou religieuse.

(2) D'ailleurs nos ancêtres avaient une autre morale que la nôtre. Ce qui, aujourd'hui, nous paraît infâme, monstrueux était, pour eux, licite, quelquefois même glorieux ou saint. En revanche, ce qui nous semble insignifiant, comme la défécation dans un fleuve ou le meurtre d'un chat, était chez les anciens Egyptiens, pourtant parvenus à un certain degré de civilisation, de grands forfaits. C'est ainsi que les lois hébraïques punissaient de la lapidation l'idolâtrie, la consécration à Moloch, la magie, la désobéissance obstinée aux parents, la profanation du Sabbat, le blasphème, l'absence des signes de la virginité la nuit des noces, etc. Il en est de même chez les sauvages actuels qui nous représentent nos ancêtres préhistoriques, car la morale, multiforme dans le temps, est réellement une dans l'espace. Ce n'est pas le milieu qui détermine la morale d'un peuple, c'est son degré d'évolution. On tue, on a tué, licitement, par devoir même, les incapables et les vieillards chez les Esquimaux, les Koriaks, au Kamtschatka, en Mélanésie, en Polynésie, chez les Caffres, les Hottentots, les Fuégiens, etc. On vole, on viole, on sodomise un peu partout. De nos jours, il y a des actes délictueux en voie de perdre ce caractère. Pour l'embryologiste qui sait que le fœtus humain ne se distingue pas, dans les premiers temps, d'un fœtus animal, l'avortement n'est qu'un *bruticide* sans importance; pour l'économiste, c'est parfois un acte de prévoyance; pour le sociologue, c'est une des formes de la sélection, éliminant les dégénérés, les non-valeurs sociales futurs. Pour le savant, l'avortement n'est donc pas un délit. Il se justifie. Il a son utilité. Avant peu il ne figurera plus au Code pénal. Le *New York medical Record* estime qu'il se produit plus de 80,000 avortements criminels par an à New York. La plupart des coupables échappent à la justice. Les crimes de blasphème, de bougrerie, d'hérésie, de sorcellerie, de suicide ne sont plus punissables. Et, il y a 40 ans, un arrêt de la cour de Rouen, de Février 1853, confirmant un jugement du tribunal correctionnel d'Yvetot, condamna à six mois de prison un jeune homme coupable d'avoir communié, le jour de Noël, sans être allé à confesse.

Il ne saurait donc y avoir une définition du crime satisfaisante. Les juristes ont la leur. Garofalo, E. Ferri, G. Tarde, A. Krauss, Hamon, Corre, V. Jeanvrot, E. Durkheim, R. Garraud, Gouzer, etc., chaque criminologiste ou sociologue a la sienne. Aucune n'est entièrement exacte, et ne peut l'être. C'est une raison de plus pour traiter humainement des « malheureux », c'est ainsi que le paysan russe dénomme les criminels, qui n'ont eu qu'un tort : venir trop tard. Le mal que le paysan russe dénomme les criminels, qui n'ont eu qu'un tort : venir trop tard. Le mal n'y perd rien; il n'y a de dommage que pour le sectaire persécuteur ou la colère haineuse du vaincu. Tel est le sens des paroles de Madame de Staël : « Tout comprendre, ce serait tout pardonner ». (J. Moleschott. — *La circulation de la vie*, t. II, p. 202).

qu'un simple réflexe social. Oeil pour œil, dent pour dent. Il y a bien une certaine règle, un certain rapport; mais on ne tient nullement compte des causes qui ont déterminé l'acte et des antécédents de l'agent. On ne saurait encore discerner le talion de la vengeance implacable de l'Australien et du Dayak (1).

Enfin, ces causes sont elles-mêmes prises en considération; et, à mesure qu'elles sont mieux connues, les peines s'adoucissent. Avant la Révolution, il y avait encore plus de 115 délits punis de mort. Maintenant, la guillotine fonctionne de plus en plus rarement. Et pour punir, elle se cache!

« A l'origine, le châtement était beaucoup plus fort que la faute, la défense dépassait l'attaque. Irritez une bête féroce, elle vous déchirera; attaquez un homme du monde, il vous répondra par un trait d'esprit; injuriez un philosophe, il ne vous répondra rien. C'est la loi d'économie de la force qui produit cet adoucissement croissant de la sanction pénale. » (V. Guyau. — *Critique de l'idée de sanction*. — « Revue philosophique »).

C'est ce qui explique pourquoi l'histoire de la peine n'est, suivant l'expression d'Ihering, qu'une abolition constante. Lorsqu'on connaîtra mieux les phénomènes psycho-physiologiques qui font notre caractère, les conditions ambiantes qui le modifient, la « science du droit criminel se dissoudra » (Minzloff), la sanction pénale aura vécu. « Dans un avenir meilleur, on regardera sans doute nos procès criminels actuels comme nous regardons aujourd'hui les procès politiques ou les procès de sorcellerie d'autrefois. » (Louis Büchner. — *L'Homme selon la science*).

Néanmoins, deux doctrines, l'une spiritualiste, l'autre matérialiste : le droit de punir et le droit de défense sociale, nient ou veulent enrayer cette caractéristique évolution. Il convient d'examiner si, par la raison et par le fait, elles se justifient.

I

Le droit de punir, ce semble, implique la responsabilité morale, — un agent libre qui, maître de ses actes, doit en subir les conséquences. Mais l'agent est-il vraiment, et toujours, maître de ses actes?

Cette grave question peut être traitée à un double point de vue :

1° Peut-on attribuer nos volitions au *moi* transcendantal? Sont-elles la résultante d'un *fiat*?

2° Notre caractère est-il une force occulte indépendante de notre organisme? Cet organisme est-il indépendant des innombrables causes physiques, sociales et anthropologiques qui l'ont engendré et façonné?

Le premier point touche à l'interminable discussion sur le libre-arbitre et le déterminisme. Notre travail serait incomplet, nos conclusions moins évidentes si nous n'abordions, nous aussi, ce sujet rebattu. Il n'y a rien de neuf à dire. Tout a été dit et redit. Nous ne ferons que résumer, le plus brièvement possible, les arguments indispensables à la thèse que nous soutenons. On nous pardonnera donc l'abondance des citations.

(1) Aujourd'hui, il reste encore des vestiges de cette primitive férocité judiciaire. Est-ce que l'avocat général, dans ses réquisitoires, ne fait pas constamment appel à la *vindicta* publique. Evoquez les multitudes hurlantes qui, autour des prisonniers, clament la mort; qui, les jours d'exécution, vont *voir du sang humain*; évoquez la populace américaine qui *lynche*, et vous verrez que la vengeance, ce sentiment atavistique, entre encore pour une grande part dans la pénalité. M. Tarde ne nous dit-il pas que la peine est juste parce qu'elle satisfait à la « haine » et à « l'indignation » que nous cause le criminel. M. E. Laurent éprouvait, de son propre aveu, « une joie immense » à entendre les plaintes d'un assassin auquel il faisait un pansement. (*Les habitués des prisons de Paris*, p. 318). Et M. E. Durkheim écrit : « On dit que nous ne faisons pas souffrir le criminel pour le faire souffrir; il n'en est pas moins vrai que nous trouvons juste qu'il souffre ». (*La Division du travail social*). Vraiment, le philosophe et le socialiste ont quelque raison d'aspirer à autre chose.

II

Ce n'est qu'après un jugement, plus ou moins prompt, que nous accomplissons un acte *volontaire* plutôt qu'un autre. Les motifs les plus puissants pour nous, s'il y en a d'incompatibles, nous déterminent.

Nous ne sommes pas libres d'agir différemment puisque nous n'accomplissons qu'une seule action et que, au moment même où nous prenons une résolution, il nous est impossible de prendre la résolution contraire.

« Supposons que les deux motifs ou tendances soient des forces équivalentes, ils s'annulent, et le choix de la volonté, qui a lieu cependant, est indéterminé ou sans motif; s'ils ne sont pas équivalents et que je choisisse l'acte dont les motifs et mobiles ont en moi le moins de force, le moins de tension motrice, j'agis non seulement sans motif, mais contre tout motif; enfin si je me détermine dans la direction des tendances les plus puissantes au sein de ma conscience, il y a alors motif, mais aussi on ne voit pas comment j'aurais pu, avec la même disposition antérieure, avec le même caractère et dans les mêmes circonstances, prendre une détermination diamétralement opposée. M'attribuer ce pouvoir, c'est toujours placer en moi le hasard d'Epicure, la liberté d'indifférence qui se détermine à tâtons avec un bandeau sur les yeux, sans savoir la raison effective de son acte (1). Cette raison, en réalité, ce sera quelque force étrangère à la volonté, quelque concours fortuit de circonstances, en définitive une nécessité cachée. Dira-t-on, avec quelques philosophes comme Lequier et M. Renouvier, que c'est moi qui produis librement la force de mes mobiles, moi qui leur confère des puissances variables et changeantes au sein de la délibération, et qui dirige ainsi librement ma pensée ou ma sensibilité? C'est reculer le problème et placer l'alternative entre deux motifs, non plus entre deux actes. Dès lors, on choisit sans motif entre deux motifs. L'indétermination, par un cercle vicieux, est reportée dans l'intelligence même et dans la passion. » (A. Fouillée. — *L'Idée moderne du droit*, p. 219-220).

Ne peut-on, sans mobile, donner sa fortune, se mutiler, se tuer? Non. Les mobiles existent toujours. Si, comme dans les actes que nous venons de citer, on ne les aperçoit pas tout d'abord, c'est que, subjectivement, nous leur cherchons une cause raisonnable, alors qu'ils ont une source morbide. Connaissant maintenant le rôle de l'impulsion motrice consciente (causalité psychique), il nous reste à décrire succinctement comment elle agit sur les centres nerveux (causalité mécanique).

« La résolution produit une certaine modification dans le cerveau : voilà toute son œuvre. Celui-ci en produit une dans la moelle, la moelle dans le nerf, le nerf sur le muscle; c'est le nerf qui agit sur le muscle et ce n'est pas la volonté. Coupez la moelle ou le nerf, à tous les commandements de la volonté le muscle reste inerte, touchez la moelle ou le nerf, contre tous les commandements de la volonté, le muscle se contracte. La volonté est séparée du muscle par deux ou trois barrières. Nous dirons enfin avec les psychologues que la volonté, bien loin de remuer le muscle, ne tend pas même à le remuer. Son objet n'est pas la contraction du muscle, mais la sensation musculaire. » (H. Taine. — *Les Philosophes classiques au XIX^e siècle en France*, p. 74).

La sensation joue, par l'intermédiaire des nerfs, un rôle centripète et centrifuge. Lorsque, à cause d'une neurasthénie, de la fatigue, d'une mauvaise conductibilité des filaments protoplasmiques (appareil cellulipète), l'excitation périphérique est trop faiblement perçue, l'onde d'éveil n'a pas assez de force pour réveiller les neurocytes associés. Les filets et fibrilles de

(1) Plus loin (p. 223), M. Fouillée ajoute : « Faire une chose ou son contraire sans motif n'est que la liberté d'indifférence, et celle-ci est impossible à distinguer du hasard; mais le hasard ne fonde pas l'imputabilité ni le mérite. »

structure nerveuse (appareil cellulifuge) n'agissent pas (1). Pour M. Th. Ribot^t (*Les maladies de la volonté*, p. 170), le mécanisme de l'action volontaire paraît constitué comme il suit : « L'incitation part des régions dites motrices de la couche corticale (région pariéto-frontale), suit le faisceau pyramidal, nommé *volontaire* par quelques auteurs. Ce faisceau, qui consiste dans le groupement de toutes les fibres partant des circonvolutions motrices, descend à travers le centre ovale, forme une petite partie de la capsule interne, qui, on le sait, pénètre dans le corps strié « comme un coin dans un morceau de bois ». Ce faisceau suit le pédoncule cérébral et le bulbe, où il subit une décussation plus ou moins complète, et passe du côté opposé de la moelle épinière, constituant ainsi une grande commissure entre les circonvolutions motrices et la substance de la moelle, d'où sortent les nerfs moteurs. »

La volonté n'est que « la dispensatrice des impulsions nerveuses » (Max Nordau). Elle les laisse passer ou elle les arrête dans leurs résultantes centrifuges (activité inhibitrice); mais elle ne les crée point. En dernière analyse, « la volonté se résout donc en volitions » (Ribot). Quant à la volition, « elle est une décharge initiale selon une ligne qui, par l'effet d'expériences antérieures, est devenue la ligne de moindre résistance. Le passage de la volition à l'action n'est que le complément de la décharge ». (F. Howard Collins. — *Résumé de la philosophie de H. Spencer*, p. 129).

En définitive, les actes, automatiques ou volontaires, ceux qui résultent d'une habitude acquise par l'organisme ou d'une délibération de la conscience, c'est-à-dire ceux qui sont précédés d'une représentation, ne sont que des réflexes simples ou complexes. La nature, l'intensité et l'extensivité des vibrations des fibres nerveuses les produisent. Ils ne sont pas le résultat d'un *fiat* mystérieux. Comme l'a si bien dit M. Ribot : « Le *je veux* constate une situation, mais ne la constitue pas. »

Cependant, bien que nous soyons mûs par le motif le plus puissant, bien que tous nos actes ne soient, en somme, que des réflexes plus ou moins compliqués, deux individus, placés dans le même milieu et subissant, en même temps, la même tension motrice, agiront différemment. L'un fera le bien, l'autre fera le mal. L'un refrénera ses impulsions nocives, l'autre aura une activité inhibitrice nulle. M. Y. Guyot (*La Morale matérialiste*, p. 32) explique ainsi cette apparente contradiction : « Si telle ou telle impression fait vibrer tel ou tel faisceau de fibres nerveuses, il provoque l'éréthisme de telle ou telle série de cellules : ce sont elles qui mettent notre être en mouvement; si, soit par *éducation*, soit par *conformation héréditaire*, telles ou telles cellules sont atrophiées ou frappées d'une lésion, certains anneaux pourront faire défaut à l'association des idées, et l'homme pourra être incapable de certaines perceptions ou de certains actes. De la combinaison de ces diverses impressions actuelles et passées résultent nos jugements, notre volonté, nos actes. »

Si la volonté, comme nous l'avons démontré, ne se peut distinguer de la sensation, celle-ci n'est pas perçue semblablement chez tous les individus. Cette perception, les aperceptions, les actes qui en résultent, diffèrent suivant les caractères. Et ceux-ci dépendent de l'organisme des individus. « Le caractère, a dit Ribot, c'est-à-dire le Moi en tant qu'il réagit, est le produit extrêmement complexe que l'hérédité, les circonstances physiologiques antérieures et postérieures à la naissance, l'éducation, l'expérience ont contribué à former. »

(A suivre.)

G. DEHERME.

(1) C'est ce qu'on remarque chez les délinquants. Sur 66 d'entre eux, Lombroso en a trouvé 33 dont la sensibilité générale était obtuse; 46 avaient une sensibilité inégale dans les deux moitiés du corps.

De Monsieur Albin Valabrègue nous avons reçu cette lettre, de foi philosophique et de belle sincérité :

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec un bien grand intérêt le dernier numéro de la *Coopération des Idées*. A la bonne heure! Vous faites du socialisme philosophique et scientifique. C'est celui-là qui nous débarrassera du socialisme *économique* actuel qui est radicalement *faux*. Tout système basé sur l'*autorité accrue* est un système qui va en sens inverse de l'évolution humaine.

La fin de l'homme, c'est d'arriver à supprimer graduellement en lui l'animal d'origine pour atteindre à la perfection de l'être moral, à l'épanouissement complet de la raison dans l'âme. Nous marchons vers la solidarité par la science; et toutes les sciences, oui, toutes, sont d'accord pour y marcher. C'est sur ce terrain là que l'on peut dire que Science, Religion (1), Philosophie se donnent la main.

C'est l'*égoïsme même de l'homme* qui réclamera demain la solidarité, indispensable à son bonheur individuel. Nous approchons de la défaite des *corps*. L'être humain va faire un pas en avant formidable sur la route du progrès. *L'altruïsme ne sera qu'un égoïsme supérieur*.

Puisse-t-on comprendre cette loi, encore secrète, et travailler à l'avènement de la solidarité de façon à épargner à notre pays de nouvelles et épouvantables catastrophes! L'évolution est le paratonnerre de la révolution.

Cordialement.

Albin VALABRÈGUE.

(1) Tout idéal, dans l'âme humaine, est une Religion. Tout être qui ne se confine pas dans un athéisme absolu, dans un matérialisme sec, dans un positivisme étroit, qui *désire le mieux*, sur la terre, a une Religion.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Dégénérescence, par *Max NORDAU* (1^{er} volume)
(ALCAN, éditeur, 108, Bd. Saint-Germain)

Dégénérescence représente une somme colossale de travail, une dépense énorme de talent et de savoir. Analyser une telle œuvre est au-dessus de nos moyens. Nous ne le tenterons pas. Ça et là, au courant de la lecture, nous signalerons les idées principales, nous présenterons quelques observations et nous formulerons nos critiques. Que Max Nordau, qui eut la bienveillance d'encourager notre propagande, veuille bien excuser notre audace. Elle émane du désir d'éclaircir toutes les questions relatives au développement physique, mental et moral de l'humanité. Et elles sont nombreuses les questions que le Maître a soulevées, les idées qu'il a remuées!

« Comme « fin de siècle », nous dit M. Max Nordau, « liberté », « idéal », « progrès » paraissent exprimer des notions et sont simplement des sonorités. » Passe pour « fin de siècle » qui, en effet, est un terme idiot, sans signification; mais « liberté », « idéal », « progrès »? M. Nordau emploie pourtant assez souvent ces « sonorités ». Et nous savons ce qu'il entend par là. Ce que nous entendons, nous, nos lecteurs le savent. Alors?

« Fin de race » nous semble plus net que l'absurde « fin de siècle » pour définir le mal dont M. Nordau voit les symptômes dans les innovations littéraires et artistiques de ces derniers temps. Cependant, si les éthérées marquises et les ineptes et monstrueux névropathes en habit rouge, dont l'inverti de Zola est un échantillon, employaient leur temps et leur activité à soutenir ces innovations, ils prouveraient une vitalité et une intelligence qu'ils n'ont plus. Ce n'est pas l'Hôtel de Rambouillet qui préluda à la débâcle de l'Ancien Régime, ce fut le Parc-aux-Cerfs. Les vrais « fin de race » ne sont pas des dégénérés supérieurs, croyons-nous, leur intellectualité n'est pas déviée : elle fait défaut.

A un autre point de vue, nous répondrons avec M. G. Ferrero : « La littérature mystique et morbide est une défense contre bien des tendances anormales qui finiraient sans cela par se transformer en action. Je crois qu'avec le nombre immense et toujours croissant de névrosés, d'hystériques, de détraqués, de toqués qui foisonnent dans la société contemporaine, la vie sociale serait souvent troublée de manière profonde par les épidémies psychiques qui éclateraient par instants dans cette foule de demi-malades, si, par littéraires leurs penchants anormaux. »

On reconnaît la dégénérescence à certains signes somatiques. Les stigmates physiques sont, d'après M. Nordau, « les difformités, les déformations multiples et les arrêts de développement ». Quant aux stigmates intellectuels, ce sont : la folie morale, l'émotivité, l'adynamie et le découragement intellectuels, l'aversion pour toute action, l'aboulie, les craintes bizarres, l'incapacité d'attention, la négation et le doute constants, le mysticisme, etc. Nous ne contestons pas la valeur de ces signes. Mais M. Nordau a oublié de nous dire si les dégénérés sont ceux qui ont tous ces stigmates physiques, mentaux et moraux. Si oui, ils sont rares. Si avoir un seul de ces signes suffit pour être un dégénéré, tout le monde l'est, probablement. Ainsi Naecke nous dit que les

stigmates de dégénérescence sont très nombreux chez les normaux. Pour ce savant, un seul stigmate n'a aucune importance. Il donne comme chiffre approximatif cinq signes sur quatre parties du corps. Mais si ce n'est qu'une question de quantité ou de degré, et nous venons de voir que ce ne peut être que cela, la ligne de démarcation ne peut être que subjective, arbitraire conséquemment.

On peut n'être pas entièrement de l'avis de M. Nordau, on peut douter que le mal soit tout dans les tendances littéraires et esthétiques extravagantes : on ne saurait nier que ce mal existe. M. Nordau recherche les causes multiples qui l'entretiennent et le développent : « Morel, le grand scrutateur de la dégénérescence, ramène au fond celle-ci à l'intoxication. Une génération qui use régulièrement, même sans excès, de stupéfiants sous n'importe quelle forme (boissons fermentées, tabac, opium, hachisch, arsenic, qui mange des choses corrompues (seigle ergoté, mauvais maïs), qui absorbe des poisons organiques (fièvre paludéenne, syphilis, tuberculose, goitre), engendre des descendants dégénérés qui, s'ils restent exposés aux mêmes influences, descendent rapidement aux plus bas degrés de dégénérescence, à l'idiotisme, au nanisme, etc. Que l'intoxication des peuples civilisés continue et augmente dans la plus grande mesure, c'est ce que révèle la statistique. La consommation du tabac est montée, en France, de 0 kilo 8 par tête qu'elle était en 1841, à 1 kilo 9 en 1890. On a pour l'Angleterre les chiffres correspondants de 13 à 26 onces, pour l'Allemagne ceux de 0 kilo 8 à 1 kilo 5. L'usage de l'alcool s'est, pendant le même temps, élevé en Allemagne de 5, 45 quart (1844), à 6, 86 quart (1867), en Angleterre, de 2, 01 litres à 2, 64 litres, en France, de 1, 33 litre à 4 litres. » Après ces causes, viennent : le séjour dans les grandes villes, la fatigue (1), le surmenage. « Depuis cinquante ans, dit M. Nordau, la population de l'Europe n'a pas doublé; la somme de son travail est montée au décuple, en partie même à cinquante fois plus. »

Pour la France et l'Allemagne, il convient d'ajouter comme cause générale la guerre, qui fit perdre la raison à des milliers de gens. « On observa même dans Paris une véritable épidémie de maladies mentales, pour lesquelles on trouva un nom spécial : la folie obsidionale. Et ceux-là même qui ne perdirent pas directement la raison, virent leur système nerveux s'altérer d'une manière durable. »

Comme symptôme, M. Nordau nous signale l'augmentation des crimes, de la folie et des suicides. C'est là, croyons-nous, une erreur. La statistique démontre au contraire la baisse de la grande criminalité, la seule qui importe. Quant aux petits délits leur augmentation n'est peut être qu'apparente : elle tient surtout à la multiplication des défenses légales. Les suicides sont sans doute plus nombreux ; mais il ne faut pas oublier que, jadis, les familles, par préjugé religieux, cachaient quand elles le pouvaient les morts volontaires des leurs. La statistique doit donc signaler une augmentation.

« Tous les symptômes énumérés, dit M. Nordau, sont des conséquences d'états de fatigue et d'épuisement, et ceux-ci à leur tour sont l'effet de la civilisation contemporaine, du vertige et du tourbillonnement de notre vie enragée, du nombre prodigieusement accru de sensations et de réactions organiques, c'est-à-dire de perceptions, de jugements et d'impressions motrices qui se pressent aujourd'hui dans une unité de temps donnée. » C'est là la grande cause générale qui les contient toutes.

M. Nordau examine ensuite le mysticisme parce qu'il le considère comme un des symptômes principaux de la dégénérescence. On le remarque surtout dans le délire épileptique et dans le délire hystérique (Legrain).

Mais « que faut-il entendre par cette expression un peu vague : mysti-

(1) Mosso nous a montré, par ses expériences, que la fatigue était aussi une intoxication.

cisme? Ce mot désigne un état d'âme dans lequel on croit percevoir ou pressentir des rapports inconnus et inexplicables entre les phénomènes, où l'on reconnaît dans les choses des indications de mystères, et où on les considère comme des symboles par lesquels quelque puissance obscure cherche à révéler, ou du moins à faire soupçonner, toutes sortes de choses merveilleuses que l'on s'efforce de deviner, le plus souvent en vain. Cet état d'âme est toujours lié à de fortes émotions que la conscience conçoit comme un effet de ses pressentiments; mais, au contraire, ces émotions les précèdent et forment la cause des pressentiments, lesquels reçoivent d'elles leur tendance et leur coloris particulier. »

Le dégénéré étant un épuisé, sa volonté est faible. Il en résulte pour lui l'incapacité d'attention. Il ne voit donc pas nettement les choses. Il ne peut refréner l'association vagabonde. Tout, pour lui, est brouillard, fantôme. A ce fantôme, son imagination, surexcitée par l'association d'idées, donne un nom. Il ne saurait distinguer le subjectif de l'objectif.

M. Nordau fustige comme il convient ces néo-mystiques. Ceux-là n'apprécient tant l'intuition que parce que leur volonté est trop faible pour arrêter l'attention. Ils sont incapables de se livrer au rude labeur scientifique, c'est pour cela qu'ils dédaignent la science.

L'auteur de *Dégénérescence* leur répond en énumérant ce que le siècle doit à la science. Cette simple énumération suffit pour convaincre. En somme, chez les néo-mystiques « l'inconscient est plus fort que le conscient, l'activité des nerfs organiques prédomine sur celle de l'écorce cérébrale grise, leurs émotions sont maîtresses de leurs aperceptions. » Et c'est cet état bestial, préhumain qu'ils veulent faire passer pour un cérébralisme aigu! M. Nordau a rompu le charme : ils ne tromperont plus que les dégénérés. Mais qu'ils fassent de beaux vers comme MM. Rossetti, Swinburne, Mallarmé, etc., et nous les lirons, — quand nous aurons le temps.

A propos des idées morales de Tolstoï, M. Nordau écrit : « Si l'assassin n'avait plus à craindre l'échafaud, ni le voleur la prison, l'assassinat et le vol deviendraient bientôt les métiers les plus répandus, puisqu'il est beaucoup plus commode d'escamoter le pain déjà cuit et les bottes déjà faites que de s'éreinter sur les champs et dans l'atelier. Si la société cessait de s'arranger de manière à ce que le crime soit une entreprise dangereuse, qu'est-ce qui retiendrait les méchants, — car il en existe, d'après Tolstoï lui-même, — de s'adonner à leurs pires instincts? et qu'est-ce qui retiendrait même la grande masse des indifférents, qui n'ont de penchant décidé ni pour le bien ni pour le mal, d'imiter l'exemple des criminels? » M. Nordau commet ici cette faute de logique qu'on nomme une pétition de principe. Il considère comme démontré, — l'efficacité de la peine pour contenir les instincts mauvais, — ce qui justement est en discussion. Les adversaires de la peine, comme Guyau, Tolstoï, Kropotkine, nient cette efficacité. Il est vrai que leur négation s'appuie sur des considérations d'ordre sentimental ou métaphysique. Mais dans l'étude dont nous commençons ici même la publication nous espérons démontrer à M. Nordau et aux criminologistes, en tenant compte des données scientifiques, que la peine est un moyen empirique qui va à l'encontre du but qu'il se propose d'atteindre.

M. Nordau cite du poète Walt Whitmann : « Telle est la profonde doctrine de l'impressionnabilité : ni préférence, ni exclusion. Le nègre à tête crépue, le bandit des grands chemins, le malade, l'ignorant, nul n'est renié. » Il voit là de « l'obtusion morale et de la sensiblerie malade ». Pourquoi? Est-ce bien philosophique? Est-ce bien scientifique ce jugement sévère? Le principe de causalité n'est-il pas dans le domaine moral aussi inflexible que dans le domaine physique? Si oui, c'est être tout uniment juste que d'être bon.

G. DEHERME.

La Psychologie des Foules, par *Gustave LE BON*

(ALCAN, éditeur, 103, boulevard Saint-Germain.)

Si M. Le Bon n'a pas épuisé le sujet, il l'a traité supérieurement : il a ouvert de lumineux horizons à la sociologie. Les révolutions, nous dit-il, peuvent avoir pour cause apparente les contingences politiques; mais leur cause réelle réside dans le changement des idées. Nous nous trouvons à un de ces moments critiques où le cerveau de l'humanité bouillonne, par le fait de la disparition des croyances religieuses et du développement scientifique. Mais nous ne sommes pas de son avis lorsqu'il ajoute : « L'âge où nous entrons sera véritablement l'ère des foules ». Nous croyons, au contraire, que l'individualité s'accroît, que la conscience s'élargit. L'auteur affirme que, jadis, les foules ne comptaient pas. Cependant, ce n'est pas d'aujourd'hui que date la formule : *vox populi, vox Dei*. M. Le Bon nous fournit lui-même les preuves de la formidable puissance des foules antiques en nous disant que l'empire romain ne se put maintenir que par les foules, que la St-Barthélemy fut leur œuvre, etc. Bientôt elles ne compteront plus. Si elles règnent encore, elles ne gouvernent plus. Pour qu'une foule exerce une action décisive, il faut qu'elle soit composée d'éléments à peu près homogènes et qu'elle soit mue par un mobile intense parce que simple. Or, l'hétérogénéité, l'inégalité et la complexité vont croissant. Le progrès a pour corollaire la prédominance graduelle de la conscience. Et le règne des foules, c'est le règne de l'inconscient. La thèse de M. Le Bon est donc en contradiction avec les lois les plus certaines de l'évolution. Le quatrième état est un non-sens. « L'avènement des classes populaires à la vie politique », c'est la fin de l'Etat, cette cristallisation des foules. Et la fin de l'Etat, c'est l'épanouissement de l'individualité, la fin du despotisme des masses. M. Le Bon nous cite comme exemple de l'influence actuelle des foules : les syndicats, les bourses du travail, etc. Si l'auteur vivait, comme nous, au milieu des ouvriers, il saurait que les syndicats sont délaissés et que leurs adhérents diminuent journellement. Autrement forts, autrefois, étaient les guildes, les confréries, les corporations, les compagnons, etc. Quant aux bourses du travail, on a pu voir à Paris, où les foules sont le plus turbulentes, quatre hommes et un caporal fermer la Bourse. Louis XIV, avec toute sa morgue, n'eût pas osé s'attaquer aux corporations.

La partie psychologique du livre de M. Le Bon est excellente. L'autorité des meneurs sur les foules telles qu'il nous les a décrites doit être grande; mais cette autorité tend à s'affaiblir. On en a eu une preuve récente à Carmaux.

Pour M. Le Bon le socialisme est la doctrine des foules. Il ne tient pas compte du socialisme libertaire et égalitaire. Ce socialisme-là, quoi qu'il en dise, n'est pas inférieur comme idéal à la religion. Il ne prépare aucune déception, parce qu'il ne promet rien. Il dit à l'individu : « toi seul peux réaliser ton idéal ». L'auteur ne méconnaît pas les inconvénients du suffrage universel. Il nous dit fort bien que les civilisations ont toujours été l'œuvre d'une petite minorité. Il ajoute qu'en foule les hommes s'égalisent toujours et que le suffrage de quarante académiciens n'est pas meilleur que celui de quarante porteurs d'eau. Il croit cependant qu'on doit s'en tenir au parlementarisme. Pour nous, au contraire, le parlementarisme est la dernière forme de la tyrannie des foules. Il disparaîtra lorsque les foules s'effaceront devant la puissance grandissante de l'individu. Et c'est le fédéralisme qui lui succédera, car la dictature — qui ne peut s'appuyer que sur les foules — sera désormais impossible. Nous sommes étonné que M. Le Bon, avec sa haute intelligence, son esprit généralisateur, n'ait pas vu que l'évolution nous conduit là — là seulement : à la liberté, à la justice.

G. D.

